

Pascale Perrier

ET DERRIÈRE LES NUAGES

Au début, je rôdais autour de ce cahier sans oser l'ouvrir. Du bout des yeux, je regardais les papiers qui dépassaient, tickets de train ou factures, petits souvenirs épars. Tout ce temps, j'ai résisté à l'ouvrir et à lire le contenu.

Et puis un jour, il m'a autorisée à lire. Dix ans pile après, quand on s'est revus. Le 12 août à 19h49, on était là tous les deux, à la fois anxieux et heureux de se retrouver. C'est là que je lui ai demandé s'il voulait récupérer son cahier.

— Tu en fais ce que tu veux, m'a-t-il dit. Pour moi, c'est de l'histoire ancienne.

J'ai rangé le journal dans mon sac et l'ai remercié d'un regard. Il n'avait pas changé. Le teint plus mat peut-être, la bouche plus fine.

Mais toujours le cœur débordant.

Alors voilà, il m'a finalement autorisée à montrer ces lignes, vestige d'un drame ancien. Je n'ai rien corrigé; les bribes vous sont fournies dans toute leur rugosité.

Avec un peu de chance, ces fragments de vie vous parleront, ils vous aideront à grandir, si un truc approchant vous arrive. Ou pas.

Tout ça, c'était il y a longtemps, mais une partie de son cœur (et du mien) est restée accrochée à ce qui était la vie, avant.

Avant le sommet.

Avant Antoine.

Avant nous.

Avant de recommencer une nouvelle vie.

Avant de forcer les nuages à se disperser.

Leila

On n'est pas dans un roman policier ou dans un jeu vidéo, où des corps déchiquetés giclent à toutes les pages. On est dans la vraie vie, celle de tous les jours. Et j'ai tué quelqu'un.

Il est mort à cause de moi.

Pour de vrai.

On fait comment, pour porter un tel poids? On fait comment, pour empêcher le cerveau de revoir toujours la même scène, d'entendre le même hurlement de terreur, suivi d'un immense silence? On fait comment, pour arrêter le temps et lui demander juste un petit retour en arrière? Deux jours, deux minuscules petites journées, c'est négligeable à l'échelle de l'univers.

À la mienne, c'est renversant.

Au sens propre.

Tout ça parce que, comme d'hab, je me suis cru le meilleur. Il a eu confiance en moi, il a eu tort, il est mort. Game over.

Enfin non, pas game over. Elle est loin d'être terminée, l'histoire. Elle ne fait que commencer. Avec le cri d'Antoine en fond sonore. Et juste avant, ses yeux pétillants qui se fixent sur moi. Sa fatigue, sa joie de vivre et sa respiration.

Tout ce qui n'existe plus.

C'est tellement facile, de prétendre qu'on ne pouvait pas deviner. Tellement facile de vouloir faire machine arrière, de pleurer face à sa famille. D'acheter des brassées de fleurs pour essayer de rattraper le coup. La vérité, c'est que ça ne fera revenir personne. On le sait, on le hurle, on n'y peut rien.

Ce qui reste, c'est la honte qui me submerge. Et ce massif du Mont-Blanc, qui continue à me toiser de toute sa hauteur, comme avant, comme s'il ne s'était rien passé.

Maman frappe à ma porte.

— Comment tu te sens? me demande-t-elle, son mug de thé à la main.

Impossible de répondre. La chair à vif n'a pas de voix.

— Il faut que tu bouges. Tu ne vas pas rester allongé dans cette chambre toute la journée.

Pour aller où? Pour parler à qui? Je n'ai plus de projets, maintenant. Plus d'objectifs. Tout est rayé, mort.

— Ce n'est pas de ta faute, me dit maman en ouvrant la fenêtre pour aérer. Tu ne pouvais pas deviner.

Bien sûr que si, j'aurais dû prendre davantage de précautions. J'aurais dû me méfier. On nous le répète à chaque détour de chemin : «Soyez vigilants». Et moi, tout à ma certitude d'être le meilleur, je n'ai pas regardé derrière moi.

— Tu m'entends? me dit maman. Regarde-moi, s'il te plaît.

Lentement, j'enlève le drap qui recouvre mon visage. Observe bien ma tête maman, au début tu verras des larmes séchées, et ensuite si tu sais bien distinguer derrière les nuages, tu te rendras compte des ravages.

— C'est ma faute, et ne dis pas l'inverse. J'ai tué Antoine.

Cette fois, elle ne répond pas. Avec une certaine douceur, elle passe sa main sur mes joues, et soupire longuement. Insupportable. D'un geste brutal, je replace le drap sur moi. Va-t'en, maman, va-t'en s'il te plaît. Je ne peux pas.

Au bout de cinq minutes, dix minutes peut-être, l'éternité, elle finit par partir. Sans un mot, en silence. Le même silence que celui qui nous a entourés, après le hurlement.

Sidération.

Le monde n'existe plus. Des nœuds sur la cloison de bois, une chambre où il fait trop chaud, une portion de ciel par le filet de lumière que le rideau laisse passer, un plateau-repas que je n'ai pas envie de manger.

Plus rien.

Putain. Mon meilleur copain. Mon seul ami, à bien réfléchir. Celui avec qui je partageais tout, et pas seulement les cours. Les projets, les espoirs, les envies. L'alpinisme, c'est aussi une histoire d'amitié. On choisit les gens avec qui on va s'encorder, on leur accorde notre confiance, on se prépare avec eux, nos yeux brillent du même éclat. Et normalement, on vit les mêmes émotions au même moment, on revient avec les mêmes souvenirs.

Normalement.

Je ne sais pas combien de temps passe, mais maman entre dans ma chambre. Le soleil a déjà disparu, il doit être tard.

— Brr, il fait froid ici, tu ne veux pas fermer la fenêtre ?

C'est elle qui l'a ouverte, quand elle est venue, tout à l'heure. Je n'étais pas censé la fermer, si ?

— Les gendarmes sont là. Ils veulent te poser des questions. Tu peux t'habiller s'il te plaît ?

Et merde. Ou plutôt non, tant mieux. Quand on fait une connerie, on doit payer. Alors embarquez-moi, menottes aux mains. Que je moisisse dans vos prisons, pendant des années. Si après, je me sens mieux, alors... Embarquez-moi, allez.

— Habille-toi, s'il te plaît, répète maman.

Je pue. C'est fou comme un corps immobile peut sentir, au bout d'un certain temps. Pourtant, je n'ai pas bougé d'un centimètre. Je n'ai même rien mangé depuis des heures. Le plateau que maman m'a apporté ce matin est intact, au pied de mon lit.

Le corps d'Antoine doit sentir aussi, l'odeur de la mort.

— J'ai le temps de prendre une douche ?

— Il vaut mieux, chuchote maman. Je vais leur demander de patienter quelques minutes.

Elle s'en va en me collant dans les mains un paquet de

vêtements bien pliés qui sortent direct du placard. J'ai très envie de retourner dans mon lit, même si j'ai des doutes quant à l'effet thérapeutique de la couette.

Bon. On va jouer à faire semblant de vivre.

L'eau chaude ne clarifie pas les idées. Dans les pubs, on a toujours l'impression qu'une bonne douche rend souriant et heureux, direct opérationnel. La mienne me permet de sentir bon, c'est tout. Une odeur écœurante à l'extrait de vanille des îles et l'huile de macadamia, un parfum 100% artificiel.

Comme moi.

Les gendarmes, putain. Jamais je n'aurais cru qu'ils viendraient chez moi, à cause de moi.

Assis dans le canapé du salon, ils attendent gentiment que j'aie décrassé ma carcasse en buvant une tasse de café dont l'odeur me révulse. Ils sont deux, même pas en uniforme. Un grand blond plutôt jeune, et l'autre à moitié chauve, avec des lunettes.

Ils sont polis, trop polis. On dirait presque qu'ils ont honte de vivre. Et ils me parlent doucement, comme si moi aussi j'étais la victime. Si seulement.

— Nous savons que vous êtes très meurtri par ce qui est arrivé, me dit le chauve. Mais nous avons besoin de bien comprendre les circonstances.

Les circonstances? Elles sont toutes simples. J'ai dit à Antoine que j'étais capable de le conduire en haut. Il m'a cru, il en est mort. C'est ça que je devrais leur dire, aux

gendarmes. Mais je n'arrive pas à articuler le moindre mot. La sueur monte à mon visage, je vois flou, je transpire de partout, merde je crois que je vais tomber dans les p...

Je me réveille allongé sur le canapé, maman me tapotant les joues.

— Vous ne voulez pas que j'appelle les secours ? demande le blond à maman. Vous êtes sûre ? On dirait que ce jeune homme a besoin d'un soutien psychologique.

Elle hausse les épaules. Tout d'un coup, je m'aperçois qu'elle a d'énormes cernes sous les yeux. Peut-être qu'elle souffre, elle aussi.

— Ça ira, je dis.

Trois paires d'yeux convergent sur moi. Ils attendent que je déballe toute l'histoire. Je me mords les lèvres et je respire un bon coup.

— Antoine et moi, on vient d'avoir le bac. On s'était promis de fêter ça là-haut. On s'était donné deux ans, lui et moi, pour effectuer trente-neuf randonnées en montagne. Il faut remplir une liste pour présenter l'examen probatoire d'aspirant-guide, j'imagine que vous êtes au courant. L'aiguille d'Argentière, on en parlait depuis des semaines, entre les concepts de philo et les probas de maths. Le lycée ce n'était pas trop notre truc. Là où Antoine est imbattable, c'est le ski. Vous avez sûrement entendu parler de ses exploits. Moi, c'est plutôt l'escalade. Je me suis cru le meilleur. C'est à cause de moi qu'il est mort.

— Non ! s'exclame maman. On ne te demande pas de te sentir coupable, juste d'expliquer l'enchaînement des événements.

Je referme les yeux, et avant d'être englouti par les hurlements d'Antoine qui m'appelle à l'aide, je raconte.

Il faisait un temps splendide, exactement le temps rêvé pour partir en montagne. Antoine et moi, on avait dormi chez lui tous les deux, pour être à l'heure au matin. Ses parents habitent le centre de Chamonix. C'est plus simple pour prendre le bus; l'arrêt n'est pas loin de chez eux. Depuis des semaines, notre liste de courses pour l'été était prête. Mon père nous avait aidés à la mettre au point. Il était guide de haute montagne avant, vous le connaissez, je pense.

Un des deux gendarmes a hoché la tête. J'ai continué mon monologue.

On avait choisi l'aiguille d'Argentière pour démarrer parce que c'est une belle course, variée et intéressante, sans passage exposé ou trop technique. Bien sûr, on aurait pu demander à un vrai guide de nous escorter. Mais j'étais sûr de moi, cette course je l'avais déjà faite une fois, avec mon oncle, qui est un super pro. «On suivra une autre cordée, m'avait pressé Antoine. Allez, on y va tous les deux. C'est un itinéraire classique; pas de grande difficulté. Il faut bien commencer un jour !»

C'est vrai. Depuis que je suis tout petit, je veux devenir guide, alors... J'aime les défis, j'ai donc acquiescé. Nos parents étaient OK – les fous. Ils nous faisaient confiance,

ils n'ont pas creusé l'affaire. Juste donné des tonnes de conseils.

Antoine connaît moins bien la montagne l'été que moi. C'est un génie en ski, mais l'alpinisme, ce n'est pas trop son truc. Pardon, ce *n'était* pas.

L'imparfait qui tue.

Donc on savait tous les deux que j'étais le responsable. Les décisions me revenaient, et Antoine devait m'écouter.

On a pris le «Chamonix bus» pour rejoindre Argentière. On était tranquilles, on était confiants, on se croyait forts. On a même plaisanté avec deux filles, en short et en tongs, qui nous ont demandé où on allait. Avec un petit rire de fierté, on a désigné l'aiguille d'Argentière.

Fierté mon cul.

— Rendez-vous demain soir pour prendre un pot ensemble, a proposé Antoine.

Elles étaient d'accord, on n'en croyait pas notre chance. Les Parisiennes ont un faible pour les montagnards, ça amusait Antoine.

— Une autre fois, vous nous accompagnerez, a-t-il fanfaronné. Pas aujourd'hui, parce qu'on couche en refuge. Et puis cette course est trop dure pour des débutantes. Très aérien, alors il faut se méfier. Mais on pourra prévoir un itinéraire facile pour vous, dans les prochains jours.

Elles ont poussé les exclamations d'usage, on a échangé nos numéros de téléphone, une bise et à demain soir.

Attente. Téléphérique. Premiers frissons.

Le premier jour a été facile, trop facile. En descendant des télécabines à Lognan, on est déjà à près de 3300 mètres d'altitude. J'ai beau connaître le panorama par cœur, je me chope toujours un coup au cœur, là-haut. En face de nous, l'aiguille d'Argentière se dresse, avec sa pointe neigeuse. Et surtout, l'aiguille Verte nous nargue, énorme et majestueuse, mère protectrice des Droites, des Drus et du mont Dolent.

— La prochaine fois, on se fait la Verte ? a suggéré Antoine en vérifiant ses chaussures.

— Pas seuls, j'ai répondu. Et si j'ai bien compris, tu préférerais une petite balade avec des filles.

Il a haussé les épaules et a murmuré un truc du style «Même pas cap».

Mais je n'ai rien vu venir. Je me sentais bien, invincible et heureux. On a marché le long du glacier des Rognons jusqu'au refuge. La neige était craquante, un peu trop molle. Il faut dire qu'on a pris notre temps ; on est arrivés tard. C'est gentillet, cette course, le premier jour. Il y a surtout de la descente et une marche presque plate sur le glacier.

— Gaffe aux crevasses, quand même, j'ai averti Antoine.

On a penché la tête vers une énorme crevasse dont les reflets bleutés attiraient les yeux.

— Il doit faire doux, là-dessous, a-t-il chuchoté. C'est une mort plutôt peinarde, quand on y pense. Tu es au fond, tu

attends tranquillement les secours. Mieux vaut ça que dévisser sur six cents mètres.

Son regard s'est alors porté sur l'immense aiguille Verte ; j'ai compris qu'elle ne lui résisterait pas longtemps, celle-là. Ce serait une des prochaines destinations, aucun doute. Je me la suis jouée très « aspirant-guide » :

— Le mieux, c'est encore de ne pas dévisser, et de ne pas tomber au fond d'une crevasse. N'oublie pas que deux filles attendent notre retour. Elles ont juré qu'elles le fêteraient dignement !

Il a souri, et j'ai adoré ce sourire plein de vie. Pourquoi je ne me suis rendu compte de rien, pourquoi on n'a pas fait demi-tour à ce moment-là ?

On se croit toujours trop malin. Au-dessus des lois et de la nature.

En chemin, on a discuté des anciennes courses qu'on avait faites ensemble. Toujours le même refrain, genre « Tu te souviens, dans la rampe des Cosmiques, quand j'ai perdu mon mousqueton?... » C'est réconfortant, de penser aux épreuves qu'on a déjà subies et surmontées haut la main.

Le gardien du refuge n'était pas très causant. Pour une fois, il n'y avait pas foule. On a mis l'ambiance. Antoine surtout était survolté. « On fête notre bac » beuglait-il en riant de son rire communicatif. Il a proposé à tout le monde de taper le carton, il chantait à tue-tête des airs débiles. Mais à 20h30, on a calmé le jeu et on a suivi le

mouvement direction le lit, faut pas déconner le réveil allait sonner très tôt.

Je ne dors jamais bien, en refuge. D'abord à cause des ronflements des autres. Et puis généralement il y a aussi l'appréhension de la course du lendemain, un je ne sais quoi d'angoisse mêlée à de l'excitation qui pointe. À moins que ce ne soit l'effet de l'altitude ? Bref, j'ai mis beaucoup de temps à m'endormir. À 3h30, quand le réveil s'est déclenché, mon esprit a eu du mal à percuter. Mais Antoine sautillait déjà en enfilant son pantalon. Ses yeux brillaient d'excitation.

Une autre cordée allait suivre la voie classique, comme nous. C'était un couple d'une quarantaine d'années. Leur guide qui venait des Houches, on ne le connaissait pas. Il nous a déshabillés du regard en demandant si on connaissait le terrain.

— On prépare la liste pour l'examen probatoire de guide. Le massif, on le connaît par cœur. Enfin, surtout lui, a répondu Antoine en me désignant. Son père était guide à la Compagnie.

Je n'ai rien dit, juste laissé passer le sentiment de vanité qui m'envahissait. Le Houchard a hoché la tête et s'est occupé de ses clients, affaire classée.

Franchement, j'étais trop con.

Ils ont pris les devants. Et on est restés derrière, dans notre monde à nous. Je me revois encore, le pied droit sur une minuscule saillie. Face à mon nez, la paroi, lisse et verticale.

Ma main tâtonne, parvient à trouver une prise. Oui, c'est bon, ça. Agile, je monte de quelques dizaines de centimètres. L'air est doux, mes muscles sont tendus. Encore du temps avant que je tétanise.

Allez mec, on y va. On est bons, on a tout l'avenir devant nous.

Je ne serai jamais guide. Je crois même que je n'irai plus en montagne.

Cette voleuse qui m'a pris la vie d'Antoine, mon sourire et mon avenir.

... Et les pièges innombrables qui se referment sur nous, sur vous, sur les plus expérimentés des alpinistes.

Les heures passent lentement, parfois le soleil se couche. C'est à ce moment-là qu'il faut dormir, paraît-il.

Trois jours passent à ce rythme, à moins que ce ne soit quatre. J'en sais rien, m'en fous. Le temps n'a plus rien d'humain. On me met de la nourriture sous les yeux, je suis incapable de l'avaler.

À un moment, mon père entre dans ma chambre, le sac plein d'histoires affreuses qui sont arrivées à des masses de copains. Des morts partout en montagne, des sentiments de responsabilité qui pèsent sur l'estomac à vie.

— On apprend à se débrouiller avec, dit-il.

D'accord, il cherche à me rassurer, à me montrer que je n'étais pas seul. La montagne est terrible et cruelle. Elle trace des contours aiguisés autour d'elle. Elle se joue de la vie. Elle te dévore et te recrache, dévasté.

— Hurle un bon coup, ajoute-t-il. Et après tu reviendras encore plus fort. On a tous connu des décès autour de nous. En montagne, parfois, on remplit toutes les conditions de sécurité, mais on ne revient pas. Et ce sont souvent les meilleurs qui partent en premier.

Sous-entendu, arrête d'étaler tes états d'âme. Ton copain est mort, soit. C'est sa faute ou la tienne, peu importe. Un vrai montagnard est solide, capable d'assumer les coups du sort.

— On sait bien que la mort peut survenir à l’instant le plus inattendu. Tu as beau être super fort techniquement, tu as beau être super expérimenté, tu restes un homme. Et il arrive qu’on fasse des erreurs. Simplement, parfois, elles coûtent cher.

Tais-toi.

Arrête.

Ce discours, je l’entends depuis que je suis tout petit. On ne se plaint pas, on vit à la dure, on supporte. De même que la nature est sans pitié, sois sans pitié avec toi-même. Et avance en rythme, sans ralentir. Un deux, un deux.

Et si, moi, je n’en étais pas capable? Et si, moi, je me sentais impuissant à tenir le cap après cet accident? Et si je dévalais le ravin du malheur? Ce serait si simple, si doux et si définitif! Une bonne solution pour éviter aux questions de s’éterniser.

— Le privilège des montagnards, me dit encore papa, c’est de vivre des courses intenses avant même de les avoir commencées. La préparation, l’ascension, et ensuite les images qui restent gravées dans ton cœur. Et quand les images sont terribles, eh bien ça prend du temps, mais tu finis par les accepter, elles aussi. Elles continueront à te

bouleverser, mais elles deviendront supportables. Elles feront partie de ton monde.

Hum.

— La montagne reste la montagne, avec sa rudesse et sa beauté. Tu auras besoin de temps, mais tu y retourneras, plus fort et plus écorché. Ta vie est là, et tu le sais.

Non; pour l’instant, tout vacille. J’ai l’impression de ne plus tenir à rien. C’est bien gentil de me dire que le temps arrangera les choses, mais en attendant, je fais quoi?

Mon père a été guide de haute montagne pendant quinze ans. Il partait le matin, sourire au cœur, et revenait avec la joie de ceux qui ont accompli un effort. Plusieurs fois, je l’ai accompagné, pour des virées faciles. J’étais petit, il avait envie de me transmettre sa passion, il y croyait.

Le soir, au dîner, on discutait parois, chaussons d’escalade et gratons, ces minuscules prises de quelques millimètres; matos et prévisions météo. On évoquait les courses de glace et de rocher. À quatre ans, je pouvais nommer tous les sommets du massif. Les clients de mon père étaient éberlués quand ils se rendaient compte que je les connaissais mieux qu’eux; on me prenait pour un chien savant, j’avais juste la passion de la montagne.

Et puis un jour, un jour tout ce qu’il y a de plus normal, il était à l’école d’escalade aux Gaillands. Le genre de trucs qu’il ne faisait pas souvent, et uniquement quand on ne lui proposait pas de course plus intéressante. En règle

générale, il n'aimait pas trop jouer les profs. Et il préférait les clients adultes. Les cris des gamins, leurs caprices, très peu pour lui.

Bref. J'avais onze ans.

Il était en train de montrer à son groupe quelles prises il fallait choisir pour une voie en 4b (donc hyper facile) quand son genou a lâché. Un grand « crac » et une douleur fulgurante. Maman a été dépêchée au secours, elle a accompagné mon père à l'hôpital.

On a maintenu le suspense quelques jours, et le verdict est tombé. Genou foutu, carrière foutue.

Malgré des heures, des jours et des semaines de rééducation. Malgré des infiltrations par dizaines, des consultations de spécialistes. Il a tout essayé, à part les incantations à la Vierge avec des cierges bénis par le Pape, parce qu'il ne faut pas pousser.

Rien ne lui a permis de récupérer son genou.

Il s'est résigné à changer de métier. Un genou foutu, ça ne pardonne pas.

À partir de là, au dîner, on a parlé école et fatigue, mauvais temps et qualité de la nourriture. On discutait de tout, sauf de montagne. Le soleil qui donnait un reflet bleuté aux sommets, papa ne l'évoquait plus. Après le repas, en silence, il se plaçait devant la fenêtre et il méditait, sourcils froncés. Plus personne ne me demandait le nom des aiguilles dans le massif.

Maintenant, il travaille à la Maison de la Montagne, à l'accueil. Il conseille les clients sur les courses qu'ils peuvent choisir. Et il boite pour rentrer à la maison.

Jamais il ne m'a découragé d'embrasser la même carrière que lui. Simplement, je sais combien le corps est fragile. Sécuriser au maximum, c'est son leitmotiv. Le leitmotiv de tout alpiniste qui se respecte, d'ailleurs.

Et malgré la sécurisation à outrance, parfois, crac le genou pète, la pierre tombe sur la tête, l'avalanche ravage, la crevasse se creuse.

Papa, désolé. Tes conseils et ton expérience n'ont rien empêché. J'ai quand même bousillé mes chances dès la première course de la saison. Et bêtement, en plus.

Alors tais-toi. Arrête.

— Tu vas tenir le coup, me lance-t-il avant de sortir.

Non, enfin je n'en sais rien. Tenir le coup, qu'est-ce que ça veut dire, d'abord ? De quel coup s'agit-il, et au nom de quoi faudrait-il le tenir ? Comme si on n'avait pas le droit de vivre effondré, au fond du ravin, sans tenir aucun coup. Loin de tout, et surtout de l'angoisse qui tenaille.